



HAL
open science

Le nain bossu au coq, de Strasbourg, et les Lagynophories alexandrines

Charles Picard

► **To cite this version:**

Charles Picard. Le nain bossu au coq, de Strasbourg, et les Lagynophories alexandrines. *Galia - Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine*, 1958, 16 (1), pp.83-94. 10.3406/galia.1958.2226 . hal-01924535

HAL Id: hal-01924535

<https://hal.science/hal-01924535>

Submitted on 3 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

LE NAIN BOSSU AU COQ, DE STRASBOURG, ET LES LAGYNOPHORIES ALEXANDRINES

par M. Charles PICARD

C'est une bien jolie découverte que M. J.-J. Hatt a faite à Strasbourg, et que *Gallia* (XII, 1954, p. 493, fig. 12) nous a donnée à connaître.

Il s'agit d'une statuette en bronze, haute de 0 m. 07 seulement, que des travaux de reconstruction ont permis de récupérer rue du Vieux-Marché-aux-Vins¹. Elle représente (fig. 1) un nain bossu portant de la main gauche, non — comme il a été dit — une « amphore », mais un *lagynos* alexandrin. Le petit personnage serre d'autre part contre lui, de son bras droit, un coq qu'il regarde, et qui a l'air d'essayer de le piquer avec son bec. — *Lagynos* et nanisme nous placent déjà dans un contexte assez alexandrin, notons-le d'emblée. — M. J.-J. Hatt a vu justement que « les traits du personnage... et l'expression craintive sont rendus de façon caricaturale ». Je serais moins d'accord avec lui pour ce qu'il a interprété sous le menton du nain comme une « double barbiche, assez longue, à l'instar des chèvres » dit-il² ; et des boucs, ajouterions-nous. Mais boucs et chèvres n'ont chacun qu'une barbiche. Par l'examen même de la figure 12 donnée dans *Gallia*, on pouvait voir qu'il s'agit, au vrai, des deux extrémités pendantes formant les brides d'attache d'un bonnet : bonnet assez collant, conique, dont la figurine est coiffée. Ce que précise l'examen du moulage, et de l'original au Palais de Rohan.

Ce que peuvent confirmer aussi quelques autres exemplaires, plus ou moins analogues, dont nous disposons pour des comparaisons avec le document strasbourgeois. Ils étaient presque tous antérieurement connus ; M. J.-J. Hatt n'a pas manqué de rappeler, dans sa note de *Gallia*, *l. l.*, leur existence³. Or le mieux conservé, provenant directement du Delta de Basse-Égypte, paraît pouvoir nous donner la localisation précise du thème traité, et aussi l'atelier de provenance : c'est assurément la région d'Alexandrie, où les compositions populaires — ne disons pas « grotesques » — avaient été mises à la mode dès

(1) M. J.-J. HATT a eu l'amabilité de m'en communiquer libéralement des reproductions agrandies, et même un petit moulage en plâtre patiné. Je lui exprime ici mon amicale gratitude.

(2) *l. l.*, p. 493.

(3) P. 493, n. 5.

le début de la période hellénistique⁴. Le fait que le personnage est un nain, et difforme, et qu'il semble avoir un peu peur de son coq, presque aussi haut que son torse, fait penser à l'ambiance des petits villages du Nil, aux luttes des Pygmées contre les coqs et les grues du marécage, à l'extrémité des Bouches

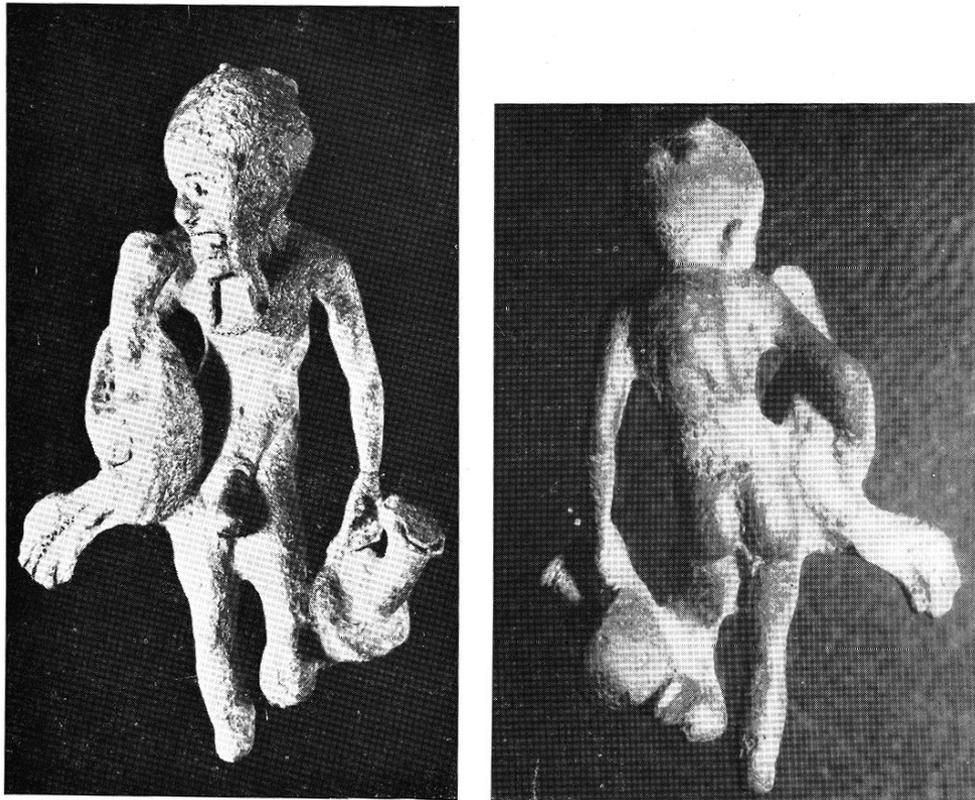


Fig. 1. — Le nain de Strasbourg (bronze). Haut. 0 m. 07.

du Nil⁵. Nous reproduisons (fig. 2, à g.) le document du cabinet du Dr Fouquet, jadis commenté par P. Perdrizet, dans sa publication des *Bronzes de la Collection*

(4) Sur l'art populaire en Égypte alexandrine, sur les commencements d'une plastique compatissante aux humbles, aux disgraciés de la nature, à l'humble classe des petits métiers des ports, de la rue, ou des échoppes, cf. Ch. PICARD, *Journ. psychol.*, 1951, p. 65-84 : *Sens et portée des arts alexandrins*. M. A. W. BYVANCK qu'on n'accusera pas de faire à l'art alexandrin une trop belle part, reconnaît au moins les sujets caricaturaux au compte de la cité des Lagides : *Bullet. van de Vereeniging*, 32, 1957, p. 13-33 ; cf. p. 13-14. Il regrette qu'il n'y ait pas de moyens (?), dit-il, pour mesurer l'expansion des bronzes du Delta. Cf. la statuette d'argent d'Alexandrie (British Mus.), qui représente un canard jouant avec un enfant assis, dont il cherche à mordiller l'oreille : p. ex., Max. COLLIGNON, *Hist. sculpt. grecque*, II, p. 604, fig. 320.

(5) Pour les Pygmées, nains du Sud de l'Égypte (ou de l'Inde ?), déjà mentionnés dans l'*Iliade* (III, 3 sqq., : cf. Eustathe, *ad. l.*), cf. les dictionnaires de mythologie et d'histoire, de W. ROSCHER à

Fouquet; car il s'agit là d'un petit bronze aussi⁶, qui a à peu près les mêmes dimensions que celui de Strasbourg (ici, 0 m. 075), le bas des jambes du nain étant aussi brisé et manquant. La patine vert foncé, luisante, correspond à celle de l'exemplaire de Strasbourg. La provenance indiquée est la Basse-Égypte. Voici la description de P. Perdrizet⁷ : « Vieux petit bossu tout nu, qui chemine d'un air inquiet et méfiant. C'est qu'il emporte de bonnes choses qu'on pourrait lui prendre : une amphore pleine de vin, et un coq, de quoi offrir un sacrifice à Asclépios, dieu de la santé, et après le sacrifice, de quoi bien boire et bien manger. Il tient l'amphore par l'une des anses (l'autre est cassée), et serre son coq contre lui. De son menton pendent deux glandes, comme en ont les boucs... Noter le crâne rasé, sauf, en haut, une touffe de cheveux ».

De cette vivante présentation, on pense ici pouvoir corriger quelques détails. Le crâne n'est visible, ni rasé — « avec en haut une touffe de cheveux » — car le personnage porte le même bonnet conique à brides et à protubérance en haut, sur le *vertex*, que le nain de Strasbourg, et que le joueur de castagnettes du groupe des petits danseurs de Canope, en bronze, repêchés à Mahdia ; mais là, le bonnet est sans fanons. — D'autre part, ce que tient le nain n'est nullement — ici encore ! — une vraie « amphore », mais un *lagynos*⁷ ; celui-ci n'a jamais eu d'ailleurs qu'une anse, comme il fallait attendre.

P. GRIMAL, du P. W., *RE.*, au *Dict. Ant.* — Ph. E. LEGRAND, dans son commentaire d'Hérodote III 37, néglige à tort l'existence d'une race naine antique au Sud de l'Égypte, et peut-être, d'autre part, en Phénicie (Pygmalion) : le nanisme n'est pas seulement une déformation tératologique, comme l'ont expliqué les médecins (Dr P. RICHER, *Nouvelle anatomie artistique: Le nu dans l'art, L'art grec*, 1926, p. 341-351, et déjà PARROT, *Rec. de travaux de philol. et d'archéol. égyptienne et assyrienne*, t. 2, 1880, p. 129 sqq. ; *Sur l'origine d'une des formes du dieu Pthah (sic!)*). On trouverait une bibliographie complétée dans l'étude de Gustaf Bergmark, *Kungl. Vetenskaps-Societätens Årsbok*, 1951, Uppsala, 1952, p. 55 sqq. (*Konsten som medicens förelöpare*) ; cf. aussi Antonin PONCET et René LERICHE, *Nains d'aujourd'hui et nains d'autrefois*, 1903. D'autre part, P. MONTET, *Rev. arch.*, 1952, II, p. 1 ssq. (*Ptah et les orfèvres*) a montré qu'on choisissait, en Haute et Basse Égypte, les orfèvres des ateliers pharaoniques parmi les races naines. — Le Sémite Pygmalion, qui passait parfois pour avoir fait lui-même la maquette, à Chypre, d'une statue de femme d'ivoire, dont il s'éprit avant d'obtenir d'Aphrodite de voir s'animer son « chef-d'œuvre », n'aurait-il pas été un Pygmée orfèvre et sculpteur ? Cf. Marie DELCOURT, *Héphaïstos ou la légende du magicien*, 1957, p. 154, p. 162-163, p. 225.

(6) N° 95, p. 59 et pl. 28 en haut (deux aspects) : *Bronzes grecs d'Égypte de la Collection Fouquet*, 1911. L'expression les « grotesques » encore si fréquemment employée vient de P. PERDRIZET, *l. l.*, p. 59. Les références données par J.-J. HATT auront à être révisées : 110, 495 ne correspondent à rien, les *Bronzes Fouquet* n'ayant ni 110 p., ni surtout 495.

(7) Cf. Gabriel LEROUX, *Lagynos*, 1913 (thèse complémentaire de Sorbonne) : en frontispice, copie de la statue de la « vieille femme ivre assise », en marbre, de Munich, qui presse sur son cœur un *lagynos* (?) ; l'original est attribué traditionnellement à Myron de Thèbes (III^e s. av. J.-C. (?)) ; mais il n'était peut-être pas l'auteur de la « Vieille femme ivre » de Smyrne, dont a parlé PLINE, *Nat. hist.*, 36, 33 : contre-sens possible sur le nom de Maronis. On a sans doute une épigramme concernant l'une des œuvres de Myron à Olympie ; des signatures (discutées à tort) sont conservées à Pergame et à Rome ; cf. WEISSHÄUPL, *Arch. Ephem.* 1891, p. 151. — Sur Myron de Thèbes, cf. principalement G. LIPPOLD, *Die griech. Plastik*, 1950, p. 322 et pl. 112, 2 : date incertaine.

Ainsi en décide — plus nettement encore que sur le petit bronze trouvé par M. J.-J. Hatt — la « cassure » prononcée, à l'épaule du vase, pour laquelle les exemples comparables ne manquent guère dans la série abondante des *lagynoi*. C'est même là l'élément caractéristique de la morphologie du récipient alexandrin, pour la plupart des pièces encore conservées, dont Délos a fourni un bon lot ; Priène, Théra et Pergame, aussi. Ces produits de la céramique hellénistique forment, de l'un à l'autre centre, une série homogène, bien connue, qui commence à l'époque des premiers Lagides ; elle a été imitée jusqu'à Carthage⁸, peut-être jusqu'en Gaule⁹. La fabrication a duré assez longtemps, tant en Égypte qu'ailleurs¹⁰. Les formes ont naturellement varié çà et là, mais on reconnaît généralement, d'emblée, ces vases-bouteilles, même brisés, à la largeur de leur panse, à la hauteur de leur col, d'où se détache généralement une seule anse coudée¹¹. Certains ont été décorés de reliefs appliqués à la barbotine¹² ; la plupart, de peintures sur fond chamois.

Je ne pense pas que P. Perdrizet ait été bien inspiré en songeant aux apprêts d'un sacrifice à Asclépios. Il eût été étrange que l'offrande du coq fût remportée sitôt après le sacrifice, par le donateur, ce qui n'eût convenu ni au dieu de la santé, ni à son clergé, qui lui aussi aimait le poulet. D'autre part, le IV^e mime d'Héronidas suffirait à faire connaître qu'on n'offrait pas à Asclépios du vin, avec le coq : oiseau dont Fr. Cumont, notamment, a montré la valeur religieuse et le rôle prophylactique¹³. Les Ἀσκληπίωι ἀνατιθείσαι καὶ θυσιάζουσαι du mime savamment localisé à Cos par le poète Héronidas aux premières années du III^e s. av. J.-C., reçoivent bien du sacristain de l'Asclépieion — remises ensuite à Coccalé — certaines pièces de la victime dépecée, dont le sacrificateur avait dû couper le col, selon la mode ancienne et encore actuelle ; mais la cuisse de la volaille revient — on nous le dit — de droit, au petit personnel sacerdotal, et elle lui est remise, en fait, après amputation¹⁴.

(8) Askos alexandrin du Musée Alaoui à Tunis, trouvé au Cap Bon : Ch. PICARD, *Rev. arch.*, 1951, I, p. 215-217 (Nécropole de Sidi Djemaïl ed Dine) ; cf. Gilbert PICARD, *Le monde de Carthage*, 1956, pl. 45 (en bas) : technique des *lagynoi*.

(9) Fragments du Musée de Pithiviers : fouilles de Sceaux ; cf. ci-après.

(10) Une imitation tardive de *lagynos*, inédite, au Musée du Caire, sera prochainement publiée à ma demande, dans les *Mon. Piot*, par M^{me} L. Ghali.

(11) G. LEROUX, *Lagynos*, fig. des p. 15 à 68 ; cf. aussi P. GRAINDOR, *Terres-cuites de l'Égypte gréco-romaine*, 1939, p. 175-177.

(12) P. ex. celui d'Athènes (Mus. nat. 2170 : n° 137 du catalogue de G. Leroux, à la p. 68, fig. à la p. 137).

(13) *CRAI.*, 1942, p. 284 sqq. et *Le symbolisme funéraire*, p. 398.

(14) V. 79-85. De même, les gâteaux préparés par Coccalé pour être offerts au dieu sont bien restitués à la jeune femme après exposition temporaire sur la *trapeza* des offrandes ; mais c'est pourqu'ils soient distribués à l'assistance ; ainsi, l'on offrait autrefois dans nos églises le pain bénit ; les gâteaux consacrés préservaient de la malchance.

Le nain bossu, représenté avec son coq et sa bouteille, aurait risqué de faire trop maigre chère, s'il avait eu l'idée de passer d'abord pour une offrande au sanctuaire de quelque génie guérisseur.

Achevons enfin la reprise critique de l'exégèse présentée par P. Perdrizet, et notons qu'il s'est trompé aussi, en pensant que « du menton » du personnage de la Coll. Fouquet « pendent deux glandes, comme en ont les boucs ». Les boucs n'ont jamais eu de glandes caprines si longues que ... les brides, ici reconnaissables, du bonnet, lui-même visible.

Un autre fait doit être noté encore. Si nous avons trois petits bronzes de Lagynophores déjà — car il en a été signalé aussi un à Florence, que je n'ai pu étudier —, il se trouve que personne n'a reparlé jusqu'ici d'un vase de terre-cuite entrant dans la série ; il est pourtant connu, grâce à P. Graindor, qui l'avait fait entrer dans sa collection¹⁵. Il l'a décrit, malheureusement sans le reproduire, dans son dernier travail, publication posthume, imprimée sans ses vérifications, en 1939 : sous n° 84, p. 175-177. Il s'agit d'un esclave, probablement sémitique ; agenouillé sur le sol, il portait un *lagynos*, dont sa main gauche tenait l'anse. La tête est barbue, et elle est coiffée de longs cheveux, retombant à l'arrière jusqu'à la naissance du dos. L'œil est incisé d'un point, marquant l'iris. On se reportera à la description de P. Graindor, faute d'image. Relevons ici un détail que le savant archéologue belge avait noté : après le temps des *lagynoi* hellénistiques, on employa en Égypte des gourdes à reliefs d'appliques, du type dit *Διονυσιακὸν λαγύνη(ον)*, d'après un spécimen inscrit d'une ancienne collection privée du Caire (*Arch. Jahrb., Anz.*, 44, 1929, p. 204 sqq.). P. Graindor avait signalé aussi que les vases de ce type comportaient fréquemment la représentation de couples de nègres. C'est dire qu'ils étaient destinés par le commerce, en Égypte, au petit peuple indigène de couleur. Il n'est pas douteux, bien entendu, qu'on ajoutera peu à peu à la documentation utilisée ici ; le thème du nain ou du nègre lagynophore a du être assez en faveur.

Si l'humble Pygmée d'Alexandrie ne se dirige certainement pas vers un temple d'Asclépios, où donc pensait-il aller « bien boire et bien manger » ? Nous le pouvons savoir, semble-t-il. Le culte dionysiaque, qui, à partir de l'époque hellénistique, bénéficia d'une vogue exceptionnelle, au Delta d'Égypte, comportait des fêtes populaires ; elles ont, d'ailleurs, contribué à son expansion¹⁶. Ptolémée IV Philopator (221-203) avait institué dans sa capitale, une frairie plus ou moins copiée sur celle des *Choes* qu'on célébrait à Athènes ; on l'appelait

(15) Ci-dessus, n. 11.

(16) G. LEROUX, *Lagynos*, p. 79.

à Alexandrie *Lagynophorie*¹⁷. L'usage était, lors de cette cérémonie, de célébrer un banquet populaire, où chacun apportait son *lagynos*. Il est probable que dans plus d'une ville et à la campagne, on imitait cette liesse particulièrement agréable aux humbles. Avec leur anse robuste, leur large panse bien fermée,

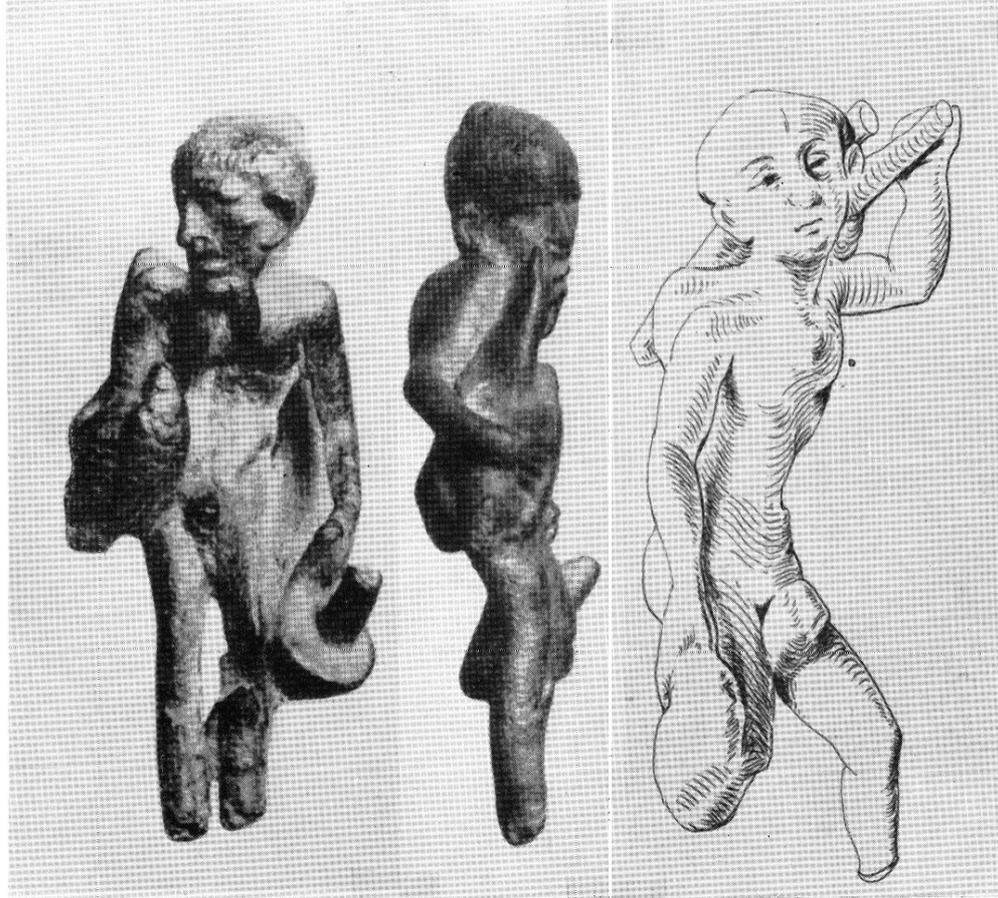


Fig. 2. — Bronze de la Collection Fouquet, Le Caire.

Fig. 3. -- Nain porteur d'amphore, de Vienne (Autriche).

leur ornementation volontiers bachique¹⁸, les *lagynoi* étaient faits pour se substituer, en ces occasions, au *χοῦς* des Attiques, l'œnochoé rituelle lors du

(17) ΑΘΗΝΕΕ, *Banq. Soph.*, VII, 276, 6 (d'après Eratosthènes de Cyrène). En général, Von GEISAU, *Lagynophorie*, col. 465 ; cf. M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 468 ; P. PERDRIZET, *Bull. Soc. archéol. Alexandrie*, 1910, p. 16 ; P. GRAINDOR, *l. l.*, qui fait remonter les Λαγυνοφόρια à Ptolémée II, en citant le texte d'Athénée, *l. l.* : Καλεῖται μὲν Λαγυνοφόρια καὶ τὰ κομισθέντι ἀγούσι δειπνοῦσι κατακλιθέντες ἐπὶ στιβάδων, καὶ ἐξ ἰδίας ἕκαστος λαγύνου παρ' αὐτῶν φέροντες πίνουσιν.

(18) C'est le cas sur le beau *lagynos* d'Athènes (ci-dessus, p. 86, n. 12) n° 137 du Catalogue de G. Leroux, qui portait sur son épaule cinq groupes de figures en relief, montées à part et collées à la

banquet sacré des Anthestéries, et sur laquelle, au retour, on posait une couronne de feuillage, symbole-souvenir de la réunion¹⁹. On pourrait reconstituer, le cortège des comastes, avec leurs *lagynoi* aux vives couleurs, parés de guirlandes de lierre au naturel : ornement qu'on voit, en fait, surtout imité au méplat de l'épaule²⁰. Le *lagynos*, nous a dit Athénée²¹, valait douze cotyles attiques, c'est-à-dire près de deux litres et demi; mais on connaît un *lagynos τρέχων*, dont le contenu était d'environ huit litres, sans doute pour des piques-niques collectifs (?). Les vases retirés du vaisseau qui a sombré vers Anticythère, et celui que tient en son giron la « Vicille femme ivre », attribuée à Myron (de Thèbes), avaient une capacité plus grande²². Pour les préserver des chocs pendant le transport et l'orgie, on les entourait parfois de paille tressée, comme on fait encore pour le *fiasco* de Chianti. Une mosaïque du musée Alaoui représente un exemplaire de cette sorte, avec sa garniture tressée²³. Ces flacons ont été en vogue, et répandus au loin, en raison de leur commodité, mais surtout des bons crûs qu'ils permettaient d'exporter²⁴.

A la fête des *lagynoi* d'Alexandrie, on ne se contentait pas toujours d'ailleurs, semble-t-il, de récipients restés de capacité modeste. Un petit bronze du Musée de Vienne, qui ne m'est connu que par un dessin²⁵, se classe à part, car il reproduit cette fois — seul jusqu'ici à ma connaissance — une grande amphore, du type de celles qu'on retrouve à Châteaumeillant (Cher) par exemple²⁶. C'est toujours un petit nain bossu qui la transporte, et bien pleine, car cette fois, en raison de la lourdeur, il la tient à l'épaule (fig. 3). Malheureusement, nous ne pouvons pas décider de ce qui est figuré à la main droite : on croit reconnaître une sorte de sac (?) à la place du coq ou poulet. En marche, la tête détournée, le joyeux nain n'a pas l'air accablé par le fardeau temporaire de son amphore pointue. Maigre, il est affligé de deux bosses, cette fois, une par devant, une

barbotine : des Silènes y paraissaient, dont l'un titubant ; on voit là aussi une Ménade qui danse en agitant ses crotales.

(19) P. FOUCART, *Le culte de Dionysos en Attique*, p. 116 sqq. ; E. PFUHL, *De Atheniensium pompis*, p. 62-72 ; L. DEUBNER, *Allische Feste*, 1932, p. 93-151, pl. 8 sqq.

(20) Sur ces transpositions hellénistiques, sur leur rôle dans le développement de l'illusionisme alexandrin, cf. G. LEROUX, *l. l.*, p. 119 sqq., et déjà p. 78-80 ; cf. aussi l'intaille en cornaline reproduite par A. FURTWÄGLER, *Anlike Gemmen*, pl. 46, 24 ; *ibid.*, t. II, p. 222.

(21) Cf. G. LEROUX, *l. l.*, pour ces mesures.

(22) Je n'en connais pas, sauf erreur, qui proviennent des cargaisons naufragées près de la côte de Provence.

(23) *Catal. du Musée Alaoui*, X, *Suppl.* 1907, p. 23, n° 279, pl. 15, n° 6.

(24) G. LEROUX, *l. l.*, p. 82 sqq.

(25) Ed. von SACKEN, *Die antiken Bronzen des K. u. K. Münz-u. Antiken Cabinettes in Wien*, 1871, p. 118, pl. 46-6 ; il n'est pas exact, comme l'avait dit P. Perdrizet, que le document ait été mal reproduit dans S. REINACH, *Rép. stat.*, II, 566, n. 2 : le dessin publié là est correct (ici, fig. 3).

(26) Cf. E. CHÉNON, *Châteaumeillant* ; les fouilles actuelles multiplient leur nombre.

autre saillante à l'arrière. Sur la tête, E. von Sacken avait bien reconnu la « Zipfelmütze », mais sans fanons, au-dessus du petit visage pointu (« spitzig »), aux grandes oreilles décollées. Le bronze de Vienne, aussi, est brisé aux jambes.

La démarche vive du petit personnage est significative ici, non moins que son visage de gavroche urbain. Il va à la fête. Nous avons, grâce à Athénée, les moyens de le suivre, par la pensée au moins. Les Lagynophories, à Alexandrie comme ailleurs, n'étaient pas des plaisirs auliques ; rien de commun avec les *θίασοι παντοδαποί* de la célèbre Procession dionysiaque menée un jour par Ptolémée II, à travers Alexandrie ; il s'agissait, le plus souvent, de bombances modestes de pauvres gens, méprisées plus ou moins tacitement à la cour, la *Regia* bénéficiant de cérémonies plus aristocratiques. Chacun apportait son repas : il n'y a pas lieu de croire, avec P. Graindor, que tous les nains bossus de la collection Fouquet, ou de Strasbourg, ou d'ailleurs, étaient seulement des esclaves d'accompagnement²⁷. Pour des réunions de riches, ils auraient dû fournir bien autre chose qu'un coq, non encore plumé et vidé, et qu'une modeste bouteille. — Lors du repas, on s'étendait à la bonne franquette sur des jonchées de feuillage — faites par préférence et déférence de lierre bachique, si possible ; tels ont été les *slibadeia* primitifs²⁸. Il ne devait pas manquer par terre, après la partie, de détritits gênants. A ce sujet, un texte d'Ératosthène de Cyrène a laissé entendre quelque chose, dans un ouvrage intitulé *Arsinoé* (il semble qu'il s'agisse d'Arsinoé III, et non de l'Arsinoé Philadelphie)²⁹. Cette Arsinoé, princesse de haut rang, aurait interrogé un jour — d'après Ératosthène, qui vécut à la cour d'Alexandrie de Ptolémée III à Ptolémée V, — un homme portant des branchages, *θαλλούς*, pour la jonchée végétale d'un *slibadeion*³⁰. La reine voulait savoir de quelle fête il s'agissait au juste. On lui répondit que c'était la Lagynophorie³¹. Quand l'homme eût parlé et qu'il se fût écarté, Arsinoé aurait tourné les yeux vers sa suite, disant avec quelque dégoût : « Voilà des lieux qui vont être sans doute bien malpropres, car il ne viendra apparemment que des convives d'association (*σύνοδος*) : ils ne vont consommer que des

(27) *L. L.*, p. 176. Cela pourrait être, toutefois, le cas pour le porteur du musée de Vienne.

(28) Ch. PICARD, *Comptes rendus Acad. Insc.*, 1944, p. 127-157.

(29) Cf. E. BEVAN, *Hist. des Lagides*, p. 268-269, et JACOBY, *Fragm. hist. graecorum*, p. 713, n° 241, ont, semble-t-il, fait erreur sur ce point ; cf. MÜLLER, *Bühnen*, p. 382 ; M. P. NILSSON, *Griech. Feste*, p. 486 ; MAHAFFY, *Ptolem. Dynasty*, p. 161.

(30) Ce serait une erreur absurde de vouloir corriger, comme a fait Stichle, en *φαλλούς*. Pourquoi, en ce cas, la question d'Arsinoé, et ce pluriel d'encombrement ? A Cos, au 1^{er} s. av. J.-C., Dionysos est lui-même dit *θαλλοφόρος* : *Syll. inscr. gr.*², II, p. 598).

(31) Sur le personnage d'Ératosthènes, cf. ΚΝΑΑΚ, *Eratosthenes*, col. 358-387 (principalement, p. 360). Il avait composé, peut-on croire, son *Arsinoé* après la mort de Philopator : SUSEMIHL, *L. ill. alex.*, I, p. 409-428 ; J. BELOCH, *Griech. Gesch.*, IV, 2, p. 596-598.

viandes rances et dégoûtantes »³². C'était mépriser de haut, et les participants, et leur repas. — Plaisirs populaires, dirons-nous, en tout cas, dont l'évocation, à côté des grandes pompes urbaines et des navigations fastueuses des thalamèges officielles sur le Nil, n'est que plus sympathique³³.

*
* *

Peut-on croire que nous en ayons fini, ainsi, avec le Lagynophore de Strasbourg ? Je ne le pense pas, car le plus intéressant est sans doute de tenter d'expliquer ce que l'image alexandrine d'un nain d'Égypte allant faire bombance pouvait avoir comme attrait — exotique ? — sur les bords du Rhin. Je crois que l'objet appartenait à un Alexandrin immigré. Car ne serait-il pas trop simple d'invoquer seulement le goût personnel d'un quelconque amateur local de bibelots d'art ? Il y a eu jadis, ici et là, d'autres collectionneurs antiques de curiosités alexandrines ; probablement beaucoup dans les Balkans et dans l'Italie du Nord : les trouvailles de Florence, de Vienne (Autriche), nous l'indiquent déjà et leur nombre a chance de s'augmenter. Je pense toutefois que la découverte de M. J.-J. Hatt, à Strasbourg, présente un intérêt spécial touchant l'histoire du commerce antique de Rhénanie, et que pour l'ethnographie, d'autre part, nous avons là l'avantage d'une provenance assez instructive. M. J.-J. Hatt a déjà prouvé heureusement que la ville du Bas-Rhin devait contenir au moins un embryon de colonie alexandrine, sous l'Empire. Dans le fascicule même de *Gallia* où il a fait connaître le nain au coq, il a montré aussi fort à point une lampe égyptisante, trouvée en ville, à Argentorate, dans un riche dépotoir de lit de rivière³⁴. Il s'agit de la belle lampe à deux becs « décorée de masques tragiques », qui avait été signée par le potier romain Catullus. Or, Catullus travaillait là d'après des modèles alexandrins ; car les pseudo-« masques tragiques » — qui n'ont pas eu la bouche grande ouverte, tant s'en faut ! — ne sont rien d'autre que des visages égyptisants ; ils sont caractéristiques sur les lampes d'Alexandrie que l'on connaît : jusqu'au Maroc (Banasa), jusqu'à Aquileja (Italie du Nord), jusqu'à Byblos, et un peu partout ailleurs. Je crois avoir rétabli la provenance originelle, indûment cherchée parfois du côté de l'Ibérie, de l'Étrurie³⁵.

(32) Ici se place le passage transcrit plus haut, p. 88, n. 17.

(33) Sur l'*Arsinoé*, cf. KNAACK, *l. l.*, col. 386 ; SUSEMIHL, *l. l.*, p. 422 ; E. BEVAN, *Hist. des Lagides*, p. 286. Le même auteur avait écrit un *Διόνυσος Κεχρηνός*, personnification des concours du théâtre et des acteurs (masque à bouche largement béante) ; cf. POWELL, *Coll. Alexandrina*, p. 65, fragm. 28^b. Pour plaire à la cour, Ératosthènes, on le voit, traitait abondamment des sujets dionysiaques ; ajoutons la mention de son *Erigoné* (fille d'Icaros) : KNAACK, *l. l.*, col. 384-388.

(34) *Gallia*, XII, 1954, p. 329-330, fig. 11 à la p. 334.

(35) *Rev. archéol.*, 1955, I, p. 63 sqq. (à propos des lampes égyptisantes de Volubilis et Banasa).

Nul doute d'ailleurs qu'Argentorate puisse livrer encore d'autres vestiges de l'industrie du Delta : déjà connus, ou qui sortiront peu à peu de terre. On a signalé p. ex. un balsamaire, à étudier, de provenance égyptienne. Je pense pour ma part que la petite colonie alexandrine qui vivait aux bords du Rhin devait être active et prospère. On connaît une des raisons qui avaient attiré de ce côté les *ναύκληροι* et pilotes du pays du Nil : on avait eu besoin d'eux

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 4. — Nègre du musée de Pithiviers, Loiret (n° 1585).

comme nautonniers à travers toute la région du grand fleuve. Il y a, à Cologne, une stèle inscrite en latin à la mémoire du quartier-maître vigie (*proreta*) Horus d'Alexandrie³⁶, et le même musée allemand conserve une autre stèle inscrite à la mémoire d'un pilote (*gubernator*), Octavius d'Élaia, venu, lui, de Grèce³⁷. Nautonniers — tels qu'on le voit sur un relief du musée de Trèves³⁸ —

(36) Cf. Fritz FREMERSDORF, *Cologne gallo-romaine et chrétienne, Mémorial d'un voyage de la Soc. nal. des Antiquaires de France en Rhénanie*, 1951 (1953), p. 91-136 ; cf. p. 99, fig. 15 : *Proreta Alexandrinus (sic!) ex classe* (de la flotte du Rhin, à Cologne).

(37) *Ibid.*, p. 99, fig. 14.

(38) *Memorial* 1951, *l. l.*, p. 37, fig. 5 ; cf. aussi le célèbre bateau de commerce du Musée de Trèves (bateau sur la Moselle : Neumagen).

ou commerçants voyageant par mer pour apporter les vins d'Italie, de Gaule, d'Espagne, capitaines de vaisseaux (*trierarchi*), etc... — tout ainsi qu'à Cologne où le culte d'Isis s'était implanté³⁹ — devaient fréquenter à Strasbourg les parages qui sont ceux de Saint-Étienne aujourd'hui (ancien port de guerre), et les bassins de commerce reconnus entre la chapelle Saint-Martin et Saint-Thomas, à l'endroit appelé *Rheinecke*. Certes, des Alexandrins autres que navi-



Fig. 5. — Nègre situlophore, d'Aphrodisias en Carie (?).

gateurs avaient bien pu être tentés aussi par l'attrait des richesses de la région rhénane, par les carrières de basalte des entours de Brisach, d'où venaient les meules en lave de la région de Coblenz ; les bords du Rhin eurent aussi on le sait, p. ex., des corporations de verriers⁴⁰ ; mais les bateliers habiles du pays du Nil faisaient prime exceptionnellement, rendant les plus grands services pour guider les convois sur un fleuve capricieux⁴¹ ; ils durent être, semble-t-il,

(39) Cf. Klaus PARLASKA, *Die Isis-und Sarapisverehrung im römischen Köln, Kölner Jarsb. f. Vor- u. Frühgesch.*, I. 1955, p. 18-23 ; l'A. conclut qu'il faut compter avec des influences venues d'Égypte au Rhin, et qui ont agi sur la Cologne romaine.

(40) F. FREMERSDORF, *l. l.*, p. 100 (inscription).

(41) P. CHARLESWORTH, *Les routes et le trafic commercial dans l'Empire romain*, éd. de Cluny, 1938, p. 45 : découverte, en 1910, d'un bateau naufragé au N.-E. de Strasbourg, avec une cargaison de 800 kilos de meules, venant de Niedermendig à Argenterate, vers 275 de notre ère.

particulièrement appréciés à Argentorate. Ils apportaient d'Orient, avec eux, leurs fétiches et des pacotilles légères.

Je crois devoir ici, en terminant, rappeler l'attention sur le goût de l'exotisme égyptisant qu'on a pu constater souvent en Europe centrale, en Hongrie notamment, et du Rhin au Danube. La navigation fluviale semble aussi l'avoir développé à travers cette aire. L'histoire de l'expansion du commerce alexandrin est un grand sujet, qui reste à traiter, et exigera encore beaucoup d'enquêtes de détail. Ce trafic allait du Maroc à l'Extrême-Orient. Il a aidé à faire connaître un peu partout les types ethniques que l'Égypte assemblait ; non seulement les nains, mais les nègres⁴². Je donne ici d'autre part, pour *Gallia* où elles se trouvent bien à leur place, les photographies d'une statuette inédite de nègre (fig. 4) du Musée de Pithiviers⁴³. Je n'ai pas cru inutile, enfin, de rappeler à l'attention un très remarquable *situlophoros* (porteur de situle : fig. 5) trop oublié : ce nègre d'Asie Mineure, un Isiaque peut-être, qui doit provenir des Thermes d'Aphrodisias en Carie, sauf erreur, était une figure d'applique (cf. le revers étayé du col) ; il rappelle ainsi les porteurs de vasque africains des Thermes d'Antonin à Carthage⁴⁴, et mériterait grandement une étude détaillée. J'hésite encore sur la provenance, et je n'ai pu connaître, malheureusement, la situation actuelle du document⁴⁵. Si le rappel tout provisoire donné ici faisait apparaître de nouveau la pièce, et aidait quelqu'un à en préciser l'origine, la technique, je regretterais moins d'avoir été si peu en état de fournir un meilleur commentaire.

Charles. PICARD.

(42) Sur les types de nègres décorant la panse des *lagynoi*, cf. p. ex. ci-dessus, P. Graindor, p. 87 ; négriillon endormi près d'une amphore, Marg. BIEBER, *The sculpture of the Hellenistic Age*, 1955, p. 96.

(43) Cette intéressante statuette, que la photographie n'a pas avantageée, a été trouvée en 1908, dans les sablières de Chilleurs-aux-Bois, et ne paraît pas avoir attiré l'attention jusqu'ici. Je dois les photographies à M. Cl. Perron, directeur du Musée de Pithiviers.

(44) Gilbert PICARD, *Le monde de Carthage*, 1956, pl. 3.

(45) Cf. le *situlophoros* éthiopien, *nu*, du Musée du Vatican (Pio Clementino) : S. REINACH, *Rép. stat.*, I, p. 541 (pl. 883 de Clarac, n° 2250). Il est question de refondre actuellement — et la besogne sera de longue haleine — le répertoire, incomplet, et de plus en plus insuffisant, de GRACE HADLEY BEARDSLEY, *The negro in Greek and Roman civilization : a study of the Ethiopian type*, 1929. — Je n'y ai rien trouvé concernant les documents ici reproduits.